

“Les rescapés de la Shoah vivent intensément dans deux mondes”, Aharon Appelfeld

Aharon Appelfeld est reconnu comme l'un des plus grands écrivains israéliens. Nous avons rencontré l'auteur chez lui, à Jérusalem, pour l'interroger sur son rapport aux récits sur les camps nazis et sur sa vision singulière des survivants de la Shoah.

« *Un sorcier bienveillant.* » C'est par cette formule que l'écrivain américain Philip Roth décrivait son ami Aharon Appelfeld il y a presque trente ans. Et c'est bien un tel personnage qui nous ouvre la porte de son appartement de Rehavia, à Jérusalem, ce 2 mars 2015.

Tout apaise chez le romancier né il y a 83 ans dans la même rue que Paul Ceylan, à Czernowitz (ancienne Roumanie) : sa voix lente, profonde et hypnotique, son extrême gentillesse. Mais aussi la rondeur de ses traits qui laissent deviner l'enfant qu'il était avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.

A 8 ans, le jeune Aharon est déporté avec son père dans un camp de Transnistrie. Il s'en échappe quelques mois plus tard et passe trois ans dans les forêts ukrainiennes jusqu'à l'arrivée de l'armée russe, en 1944. C'est alors « *un enfant perdu, totalement désorienté* » qui travaille pour elle, en cuisine, avant de s'embarquer deux ans plus tard pour la Palestine.

Depuis 1962, Aharon Appelfeld a publié une œuvre abondante et imprégnée par l'expérience de la Shoah. Mais pour lui, les survivants ne se résument pas à ce qu'ils ont vécu et raconté. Ils se distinguent plutôt par leur conscience aiguë du réel.

Vous rappelez-vous de la première fois que vous avez raconté ce que vous avez vécu pendant la guerre ?

En réalité, après guerre personne ne parlait et personne ne posait de questions. Personne n'avait envie d'entendre des histoires atroces. Tout ce qu'on voulait c'était avoir à manger, des vêtements et venir en Palestine. J'avais à peine 13 ans quand j'y ai débarqué.

Comment raconter quand on manque de connaissances linguistiques suffisantes pour formuler tout ça ? Chez moi, à Czernowitz, j'avais tout juste fini le CP quand la Guerre a éclaté. Et puis, la mémoire d'un enfant est très limitée et imprécise : c'est un mélange d'imagination et de souvenirs confus, sans mise en perspective.

“Nous sommes venus en Israël pour nous débarrasser du passé.”

Dans la préface d'*Histoire d'une vie*, vous écrivez : « Après la guerre, j'ai passé plusieurs mois sur les côtes italienne et yougoslave. Ces mois furent d'un merveilleux oubli. [...] L'oubli creusait alors ses caves profondes. Avec le temps, nous les transportâmes en Israël. [...] L'oubli trouva là une terre fertile. » Que voulez-vous dire ?

Durant mes cinq ou six premières années passées en Israël, je ne me souciais que du présent. C'était merveilleux : je n'avais pas d'obligation, pas de sentiment de culpabilité... J'avais eu un chez moi, en Bucovine, mais ça ne comptait plus. L'important c'était le travail, le kibbutz, être jeune, fort, beau, et devenir progressivement un homme. Nous sommes venus en Israël pour nous débarrasser du passé.

Peut-on être un « homme sans passé » lorsqu'on a vécu ce que vous avez vécu ?

Je viens d'une catastrophe. Le ghetto, le camp, se cacher dans les bois... ce n'est pas une vie normale. Je suis passé d'une vie anormale à une vie normale, donc j'ai refoulé. Le passé n'allait m'être d'aucun secours en Israël. Ici, la tendance des années 30 à 50 était de vivre au présent, de regarder devant soi, de ne pas se retourner.

Quand j'ai fini l'armée, en 1952, je suis entré à l'Université hébraïque de Jérusalem. J'y ai rencontré des gens passionnants et intéressés par le passé comme Agnon, Martin Buber ou Gershom Scholem. C'est à cette époque-là que j'ai commencé à écrire et c'est seulement en écrivant que je me suis rappelé de ce qui m'était arrivé pendant la guerre.



« *Les gens sains d'esprit ne parlaient pas [dans le camp]* », écrivez-vous dans *Histoire d'une vie*. Pourquoi ce silence ?

Peut-on imaginer que tous les jours, quand on se réveillait, il y avait des tueries de masse ? Qu'on gazait des familles entières dans des camions ou des chambres à gaz ? Qu'il arrivait qu'on lâche des chiens pour qu'ils dévorent des enfants dans des enclos ? Est-ce le monde ou l'enfer ? Et peut-on expliquer l'enfer ? Non, car dès qu'on essaie de le faire, on devient fou. L'horreur n'est pas une figure dominante dans nos vies. Si l'on pense à l'horreur sans arrêt, on meurt.

Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik explique que l'on a besoin d'une représentation sublimée de l'horreur, « métamorphosée en rire ou en œuvre d'art » (1), pour l'entendre. Qu'en pensez-vous ?

C'est vrai. Si l'on prend un événement historique ou un témoignage et qu'on en fait une œuvre d'art, ça marche car l'art permet de rendre les atrocités plus acceptables. Il y a un terrain d'entente. Un exemple : quand on est dans un ghetto ou un camp, il arrive que l'on se souvienne soudain de vacances passées avec ses parents. On est dans un endroit horrible mais on se revoit nager, jouer, marcher. Seul l'art permet de faire émerger de telles images dans les fracas de l'Histoire. Sans tomber non plus dans le registre surfait de *La vie est belle*, qui reste le film de quelqu'un qui n'y est pas allé.

“Je comprends la vie de manière plus profonde.”

Votre dernier livre, *Adam et Thomas* est proche du conte pour enfants. Cela pose la question de la transmission de la Shoah aux jeunes générations. Bien avant d'avoir ce projet, vos enfants vous ont-ils confronté à votre passé ? Et avez-vous pu, pour reprendre vos mots, leur « ouvrir la porte qui menait à la part obscure de [votre] vie » ?

S'ils me posaient des questions, je répondais. Pas tous les jours, pas en donnant tous les détails non plus, mais je ne me suis pas retenu de parler, et sur mes sentiments, j'étais ouvert. Je leur ai transmis ma vision des choses. Une fois, un de mes enfants m'a demandé si j'aurais voulu avoir une vie différente. J'ai répondu : « *Non. C'était horrible, mais j'ai vu tant de choses sur la vie humaine que je me sens plus riche. Je comprends la vie de manière plus profonde.* »

Parler est-il une source de souffrance pour vous ?

Non, parler est toujours une source de soulagement. Mais je ne vais pas non plus raconter mon passé à chaque personne que je rencontre. Mon passé n'est pas un sujet de conversation ordinaire ; c'est devenu une partie de moi qui m'a transformé. Par exemple, le survivant sait faire la différence entre les choses importantes et celles qui sont sans intérêt.

Selon vous, dans quelle mesure le procès Eichmann, tenu en 1961-1962, à Jérusalem a-t-il modifié le rapport aux survivants et à leur parole ?

J'étais au procès. J'ai vu Eichmann et j'ai parlé à Hannah Arendt. C'est la première fois que les Israéliens ont compris le crime nazi dans sa globalité. Tout le monde a pris conscience qu'on ne tuait pas seulement en Allemagne ou en France, mais qu'on envoyait des Juifs de toute l'Europe – Grèce, Turquie comprises – à Auschwitz, Chelmno, Treblinka, etc.

Le procès a donc été quelque chose d'important pour les Israéliens, les pionniers, mais pas tellement pour les survivants de la Shoah. Eux connaissaient Eichmann, ils l'avaient vu dans les camps. Toutes ces horreurs n'étaient pas nouvelles pour eux. Mais ils ont gagné une forme de reconnaissance sociale. C'était la première fois qu'on voyait des rescapés parler de leurs expériences à la barre. Avant, ça n'était pas interdit non plus d'en parler.



Mais y avait-il un tabou ?

Oui, cela a existé. En 1945, il y avait environ 600 000 Juifs en Palestine, ensuite, la population a augmenté de plus d'un tiers avec l'arrivée des survivants. Ça a changé la société. Avec les mariages entre anciens habitants et nouveaux arrivants, la Shoah est entrée dans les familles. C'est devenu quelque chose d'intime. On savait qu'on avait un père qui revenait des camps ou d'un ghetto, mais ça n'allait pas beaucoup plus loin.

L'âge avançant, beaucoup de survivants ont écrit leurs mémoires. Qu'apporte la littérature de plus ?

La littérature est le meilleur moyen de faire vivre les histoires de la Shoah. Ecrire un livre, lorsqu'on n'est pas écrivain, c'est une catharsis mais c'est aussi une démarche très limitée. Mes livres ne sont pas conçus comme des témoignages ou des chroniques. Et je suis probablement un des seuls à écrire sur la Shoah non pas d'un point de vue sociologique mais d'un point de vue intime.

En même temps, vous ne vous considérez pas comme un « écrivain de la Shoah ».

La Shoah est une expérience humaine. Personnellement, j'essaie de représenter des êtres humains qui sont allés en enfer et ont aussi eu une vie normale. Ces deux dimensions sont incorporées en moi. J'ai vu l'enfer et Satan, le cynisme de Satan. Après la Shoah, nous avons une meilleure compréhension de ce qui est démoniaque. L'Holocauste réapparaît sous toutes sortes de formes et dans des dimensions différentes. Ça n'est pas seulement Auschwitz ; c'est aussi ancré en nous et ça se produit encore ici et maintenant sous nos yeux. Regardez l'Etat islamique. Pourquoi la mort est-elle une passion pour lui ? Pourquoi des Arabes tuent-ils autant d'Arabes ? Et pourquoi veulent-ils aussi tuer les Juifs ?

Que nous apprend la littérature sur ce point ?

La bonne littérature transmet des idées, et c'est ça qui compte. Enfant, j'ai survécu car j'ai rencontré cinq ou six bonnes personnes. Elles m'ont donné un morceau de pain, un verre d'eau. Elles m'ont soutenu, m'ont dit un mot gentil comme : « *tu es bon garçon* ». Seul le bien peut triompher et engendrer la vie. C'est une notion centrale qui traverse mes livres et me vient de l'Holocauste. Le mal et le cynisme sont sataniques. Je dis : sortez du cynisme.

“Le survivant a un monde bien à lui.”

Comment abordez-vous le survivant en tant que personnage de roman ?

J'essaie de ne pas le figer dans un contexte sociologique. Je prends en compte l'univers qui est le sien. Car le survivant a un monde bien à lui. Les rescapés ont longtemps été vus comme des victimes, en souffrance. Comme s'ils étaient moins vivants qu'une personne normale. Ce sont en réalité des gens qui vivent intensément dans deux mondes. Ils sont allés en enfer puis ont vécu une vie normale. Leur horizon est donc moins limité que celui des autres.

Notre culture associe plus souvent le survivant à un traumatisme.

Tout le monde pense que ceux qui reviennent des camps nazis sont traumatisés à vie mais c'est faux car leur vécu les a profondément changés. Ils essaient de faire quelque chose de leur vie. Pas seulement pour parler de leur traumatisme mais pour raconter leur expérience intérieure : qui sont les êtres humains ? La vie a-t-elle un sens ? Oui, la vie a un sens, surtout pour les gens qui sont allés en enfer et en ont vu ses différentes formes – notamment la forme bureaucratique. J'ai demandé à un ami psychiatre s'il y a une grande différence entre la proportion de névrosés ou de fous chez les survivants et chez les gens « normaux », et il m'a dit que c'est la même chose. Il suffit d'avoir eu un mauvais père.

Il faudrait donc arrêter d'envisager les survivants comme de pures victimes ?

Exactement. A partir de 1945, des rescapés de la Shoah ont émigré en Palestine et ont construit Israël. Ils ont fait immédiatement partie de l'armée, de l'industrie, sont entrés à l'université. Beaucoup étaient brisés mais ils sont venus avec une vision merveilleuse pour créer un monde qui avait du sens. Ils sont devenus artistes, musiciens... Ils sont venus pour changer les choses.